

LA DESCENTE DES TORRENTS

La descente des rivières à la nage est un sport pratiqué de longue date. Mais celle des torrents pose d'autres problèmes.

«Depuis le pont du Nataloup, il y a un kilomètre et demi de planiol mouvementé : quand il n'y a pas beaucoup d'eau, on frotte! On saute une chute à rappel, puis on approche des Sept Taureaux : on arrive sur une eau lisse, puis on est embarqué à droite dans une grosse veine, et on plonge fort. Ensuite, il faut récupérer pour se préparer au saut du Gouloux. »

Maurice Tiveron, 35 ans, ingénieur des Ponts et Chaussées, décrit la descente de la Cure, en aval du lac des Settons, avant le Pont Dupin, qui est le point de départ du traditionnel rallye canoë-kayak de la Cure. C'est d'ailleurs à l'occasion de ce rallye, le vingt-septième organisé par le Touring Club, que les amateurs de ce sport relativement nouveau, la descente à la nage de rivières sportives, ont pu effectuer ce parcours.

Ils profitent ainsi des «lâchures» ; en temps ordinaire, il n'y a pas assez, d'eau. Mais à la différence des canoéistes et kayakistes, qui descendent «sur» l'eau (enfin, en principe !), les nageurs descendent «dans» l'eau, et parfois «sous» l'eau.

DE LA RANDONNÉE A L'ALPINISME.

La descente de rivières à la nage est sans doute aussi ancienne que le contact de l'homme avec la nature. Dans les temps modernes, elle a eu ses lettres de noblesse et l'un des plus célèbres descendeurs a été Mao Tsé-Tung, qui, à un âge avancé, parcourait encore quelques dizaines de kilomètres dans le Yang Tsé-Kiang.

Actuellement, ce sont très souvent les membres des clubs de plongée des régions continentales qui, éloignés de la mer, cherchent à occuper leurs courtes journées d'hiver en descendant des rivières petites ou grandes : le Morin, la Cure, la Haute Yonne, la Saône ou la Loire. Cela les change des séances en piscine et maintient leur entraînement.

C'est une activité qui demande d'abord du courage et de la volonté, avant la technique : se mettre à l'eau en hiver, y rester une ou deux heures, en sortir pour se changer dans des conditions le plus souvent rustiques demande une bonne constitution et un moral élevé, pour ne pas employer des termes médicaux ou philosophiques.

La descente à la nage de torrents au lieu de rivières est relativement récente. Un des pionniers en est sans doute Louis Lourmais, qui descendit la Frazer, au Canada, en plein hiver. Il s'agissait pour lui, à l'époque, de montrer qu'il était possible de rester longtemps dans une eau glacée à condition d'être équipé d'une bonne combinaison thermique.

Pour ceux qui ont suivi son exemple, on pourrait dire que la descente de torrents est à la descente de rivières ce que l'alpinisme est à la randonnée. La comparaison peut paraître d'autant plus judicieuse que lorsqu'on descend la Saône ou la Loire, on ne touche aucun rocher, tandis qu'en descendant l'Isère ou la Dranse, ou même la Vézère ou le Chalaux, on en touche souvent !

Mais elle cesse de l'être en ceci : l'alpiniste cherche à ne pas perdre le contact avec le rocher, tandis que le descendeur de torrents, au contraire, l'évite le plus possible ! Cruel dilemme, difficile solution !

INVENTION D'UNE TECHNIQUE

Lorsque Louis Lourmais descendit la Frazer, qui est un torrent à gros débit, il ne toucha aucun rocher. Heureusement, car il n'était vêtu que de sa combinaison isothermique, et équipé d'un masque, d'un tuba et d'une paire de palmes.

En France, ces gros torrents sont rares et dans la majorité d'entre eux il n'est pas concevable de parcourir une grande distance sans contacts fréquents avec les rochers. Une protection devient indispensable. Son but est double : tout d'abord elle protège contre les chocs ; deuxièmement, munie d'une réserve de flottabilité, elle contribue au maintien en surface et permet notamment de se sortir d'un rappel, ce tourbillon qui se crée sous une chute.

Les premiers descendeurs de torrents, et la plupart d'entre eux maintenant encore, s'équipent de la façon la plus hétéroclite et la plus pittoresque: contre les chocs, par dessus une combinaison de plongée, un bleu de travail renforcé de blocs de polystyrène cousus. Pour la flottaison, un autre bloc dans un sac de pommes de terre !

Mais la protection la plus courante est sans aucun doute la chambre à air de voiture ou de camion (1) utilisée telle quelle, ou repliée de différentes manières. Placée soit devant le nageur, tenue à bout de bras, soit sous le ventre, particulièrement au passage d'une chute, elle offre une grande flottabilité et protège bien des chocs frontaux et ventraux. Cependant l'usage de la chambre à air présente des inconvénients importants :

- Dans le cas où le nageur est obligé de grimper sur la chambre à air, l'ensemble est très instable, malgré le rôle stabilisateur des palmes ; le centre de gravité est en effet largement au-dessus de l'eau et le risque de retournement est important : cela est toujours désagréable et peut être dangereux.
- Ce flotteur improvisé est très difficile à tenir. Les poignées bricolées sont souvent mobiles, et reliées directement au flotteur, lui-même élastique. Celui-ci peut ainsi facilement s'échapper de la partie à protéger ou se mettre dans n'importe quel sens par rapport au nageur.
- Le caoutchouc de la chambre à air glisse mal sur les rochers, ce qui entraîne parfois des arrêts intempestifs, particulièrement dans un torrent de faible débit.
- Si les protections frontales et ventrales sont bien assurées, les chocs latéraux ne sont pas amortis ; les mains, les bras, les hanches peuvent subir des chocs...
- Il faut ajouter les risques de crevaison, parfois sur les rochers, plus souvent sur les branches d'arbres récemment taillées.

Toutefois ces observations n'ont pas pour objet de décourager les descendeurs. Les torrents à faible débit sont tout à fait accessibles à l'aide d'une chambre à air, au risque de quelques coups et bosses. Et le principal danger, la noyade, n'apparaît vraiment qu'avec les torrents de débits importants.

UNE « LUGE D'EAU »

La descente de torrents plus difficiles a conduit quelques membres du club de plongée des ponts et Chaussées à imaginer un appareil supprimant les inconvénients énumérés ci-dessus.

Pour faire sérieux, ils lui ont donné un nom savant, tiré pour partie du grec et pour partie de l'anglais : L'Hydrospeed. En fait, il s'agit d'une sorte de « luge d'eau ». Elle est constituée d'une part par une coque rigide, d'autre part par un élément flotteur incorporé.

La coque rigide, d'une longueur de 1,50 m environ, fait assez penser par sa forme, à l'avant d'un bateau pneumatique ; cette évocation et les photos dispenseront d'une tentative de description. Elle peut être construite en métal, en bois, mais la meilleure solution, comme pour les kayaks et les skis, semble être le stratifié résine fibre de verre. L'essentiel est d'obtenir une surface aussi dure que possible, afin de résister aux chocs et à l'abrasion, mais le cœur du matériau doit être élastique pour ne pas casser.

Le nez de l'appareil fait avec le fond du corps de l'engin un angle obtus qui permet d'avaler facilement les rochers à fleur d'eau (la spatule du ski). Le flotteur dépasse largement de l'avant du nez et permet d'amortir les chocs frontaux.

A cet endroit, il doit être élastique, increvable et indéchirable. Le fond de la coque est dur et lisse, permettant à l'engin de glisser sur les rochers. Celle-ci a une forme de catamaran, et sa largeur est calculée en fonction de celle des épaules du nageur qu'il faut y loger, en tenant compte du fait qu'une trop grande largeur diminue la vitesse et peut rendre difficile le passage entre les rochers.

On loge dans cette coque un flotteur et il semble que pour l'instant, la meilleure solution n'ait pas été trouvée : ce flotteur doit en effet, comme on l'a dit, être épais et solide dans la partie qui dépasse la coque à l'avant, assez épais à la hauteur de la poitrine, très mince sous le ventre. Actuellement, chacun bricole ce qui lui paraît le meilleur : pneu, morceaux de polystyrène protégé par de la toile, voire matelas pneumatique...

Le nageur se couche sur, ou plutôt dans son engin. Il le tient au moyen de deux poignées rigides fixées dans le nez de la coque. Il peut, selon ses goûts, gonfler plus ou moins son flotteur, donc s'enfoncer plus ou moins dans l'eau, et s'avancer plus ou moins, selon qu'il plie les bras ou les tient étendus.

ON IMPROVISE ...

La technique d'utilisation de cet engin est encore assez empirique. L'utilisateur doit, presque obligatoirement, revêtir une combinaison de plongée ou de planche à voile. Mais celles-ci sont fragiles, et aucun fabricant n'a pour l'instant manifesté la moindre intention de s'intéresser à un marché aussi confidentiel ! Il convient donc de les renforcer aux points les plus sensibles : coudes, cuisses et surtout genoux, et même de les « armer » au moyen d'éléments de protection élastiques ou rigides (les écoles divergent !).

On peut coiffer la cagoule ou non, c'est une question de goût. Il est tout à fait recommandé de porter un cas-que (les alpinistes et les kayakistes le font couramment). Mais le masque et le tuba sont déconseillés : généralement l'eau agitée ne permettrait pas de voir quoi que ce soit, et il vaut mieux s'entraîner à une bonne maîtrise de l'apnée.

Pour le reste, il faut acquérir « le sens de l'eau », et surtout, ne pas lâcher son engin dans les grosses perturbations, et notamment dans les rappels.

NAGEURS ET KAYAKISTES

Pour l'instant les descendeurs de torrents sont très solidaires des canoéistes. Ils utilisent et interprètent en fonction de leur technique propre les fiches des rivières qui les concernent, et le cas échéant, ils profitent des lâchures d'eau qui sont effectuées à leur bénéfice.

Maurice Tiveron a tendance à penser que la descente à la nage est moins dangereuse que le canoë ou le kayak : « Dans des rivières difficiles, les nageurs passent plus facilement dans des chutes ou des dédales de rochers, dans lesquels faire virer un kayak n'est pas facile ».

Ainsi sur la Dranse, à 1 km en aval du Pont du Diable, trois rochers sont placés de telle façon qu'il faut virer dans un espace réduit. Il faut être bien entraîné aux passages sous l'eau et bien équipé contre la noyade pour le franchir, mais je ne suis pas certain qu'un kayak de 4 mètres puisse passer».

A l'inverse, dans de forts courants à tourbillons, le nageur est malmené, tandis que le kayak passe «en feuille» au-dessus. Le kayak recherche les facilités de glisse, le plongeur n'évite pas les chutes et les immersions. De même, le kayakiste voit venir les obstacles, tandis que le nageur est toujours surpris par eux. Mais en cas de naufrage, un bateau plaqué sur une paroi ou au fond par un courant violent peut constituer un vrai danger, tandis qu'un «speed» est relativement facile à dégager.

Bref, voilà de belles joutes en perspective ! En fait il s'agit de deux façons différentes, mais cousines, sinon soeurs, d'aborder l'élément aquatique : lorsque des kayakistes s'essaient à la descente à la nage, ils ont toujours le réflexe de sortir de l'eau, alors que le pratiquant d'activités sous-marines s'y plonge ! Verra-t-on, dans quelques années, les chroniques sportives annoncer les «premières» effectuées à la nage, comme cela se fait pour l'alpinisme, ce qui a créé un climat de compétition parfois assez déplaisant. Ce n'est pas impossible !

En attendant, la descente des torrents reste encore un jeu, une activité de loisir en milieu naturel, et à ce titre, elle méritait bien une mention dans ces pages, comme le canoë il y a soixante quinze ans ou la planche à voile il y a cinq ans !

Pourquoi ne verrait-on pas, lors du prochain rallye de la Cure, quelques dizaines de descendeurs prendre le départ une heure avant les bateaux, ou après le départ du dernier ?

L.M.

Photo 1 : Au premier plan, un Hydrospeed un peu plus sophistiqué que les autres. Ils sont constitués d'une coque rigide et d'un élément flotteur incorporé.

Photo 3 : L'ensemble est encore empirique. Les combinaisons de plongée résistent mal, et même renforcées aux points les plus sensibles, elles subissent des dommages.

Photos 4 et 5 : Pour pratiquer ce sport, il faut prendre d'instinct la veine d'eau la plus importante, éviter les troncs d'arbres immergés, les passerelles ou apprendre à s'en dégager au mieux.